



Atrocités allemandes
en Province de Liège en août 1914

Plaquette mise en ligne en novembre 2012 par et sur le site *eglise-romane-tohogne.be*
TOUS DROITS RÉSERVÉS

Dans la perspective de la commémoration du Centenaire de la Guerre 1914-1918, les Groupements et Associations belges intéressés par la diffusion de cette plaquette peuvent obtenir gracieusement l'autorisation de la reproduire en prenant contact avec le site précité.

Les textes et croquis qui constituent cette plaquette ont été extraits des fascicules n^{os} 2 et 3 (de 16 pages) publiés hebdomadairement dès 1919 par l'Imprimerie Nationale L. Opdebeek, éditeur à Borgerhout/Anvers et intitulés «**LA GRANDE GUERRE**» (*histoire complète de la guerre, illustrée de nombreux portraits, gravures, cartes, photographies, etc., seule édition à bon marché ayant paru en Belgique qui donna l'histoire complète et anecdotique de la Grande Guerre - en tout : 120 numéros, 1.912 pages*).

ATROCITÉS ALLEMANDES EN PROVINCE DE LIÈGE EN AOÛT 1914

LES ATROCITÉS DANS LE PAYS DE LIÈGE D'AIX-LA-CHAPELLE À VISÉ.

Les premières hordes allemandes pénétrèrent en Belgique par Gemmenich. De cet endroit, une route conduit à Visé en passant par Warsage...

Le 4 août, à 9 heures 30 du matin, une cinquantaine d'uhlans pénétrèrent dans ce village. Le bourgmestre et sénateur, M. Fléchet, un noble vieillard, protesta contre la violation, de notre territoire. On lui répondit en lui remettant la proclamation de von Emmich «Au peuple belge».

Nos autorités avaient barré les routes au moyen d'arbres et un fossé entravait quelque peu la marche.

Ce fossé dut être comblé à l'instant même et le major fit déblayer le chemin.

— Y a-t-il des soldats belges ici ? demanda-t-il au bourgmestre.

— Non...

— Et à Berneau ?

— Je l'ignore, mais si je le savais, je ne le dirais pas.

— Est-il exact que le pont de Visé a sauté ?

— Je l'ignore.

— Il ne faut pas détruire les ponts, ni couper les arbres. Nous devons coûte que coûte traverser la Belgique. De nombreuses troupes passeront ici. On doit leur fournir les vivres qu'elles demandent et obéir à leurs ordres.

Les uhlans passèrent. C'étaient les éclaireurs d'une grande armée qui allait suivre.

Ces avant-gardes se butèrent à Visé au bataillon du major Collins. Ce premier engagement suscita le mécontentement parmi les Allemands. À Mouland, ils avaient établi un grand camp, et les autres villages regorgeaient également de soldats, de même que Warsage.

À quatre heures, on entendit le feu des forts de Barchon et d'Évegnée. C'était la guerre qui s'annonçait en toute son horreur.

L'artillerie allemande y répondit des environs de Foulon. La population passa la nuit dans les caves.

Le lendemain, dans le courant de l'après-midi, les ennemis se montrèrent agressifs. On savait qu'ils avaient déjà incendié plusieurs maisons dans le village contigu de Berneau. La situation resta pourtant assez calme et la nuit ne fut troublée que par l'action de l'artillerie et le charroi sur la chaussée.

On apprit, le matin, la résistance héroïque de l'armée belge. Un flot de blessés passa. De nombreux Allemands avaient déjà mordu la poussière.

Ce 6 août, dans l'après-midi, un officier allemand fut abattu d'un coup de feu devant une villa.

«Man hat geschossen!» clama-t-on immédiatement.

Par ce «man», on visait évidemment les civils, quoique les soldats eussent le doigt nerveusement crispé à la gâchette du fusil.

On assaillit la villa; elle était inhabitée. On l'incendia. Une dame accusa un soldat d'avoir tiré. Un officier examina le fusil dont le chargeur ne comptait plus toutes ses balles. Le militaire fut arrêté.

Mais le mot d'ordre était donné, et les Allemands s'élancèrent en une course furieuse à travers le village, tirant dans les portes et les fenêtres. De nombreuses habitations furent incendiées. Un nommé Joseph Lebeau se sauva dans la grange de sa ferme. Les énergumènes y mirent le feu et l'infortuné mourut carbonisé. Laurent Goffart et Désiré Henssen qui étaient poursuivis s'enfuirent dans la maison du premier. Pour sauver leur vie, ils grimpèrent au grenier et passèrent par une lucarne. Goffart fut abattu à coups de revolver et Henssen reçut une balle dans le ventre et six dans les pieds. Il échappa pourtant et guérit. Henri Hardy, un vieillard de 81 ans, fut tué sur le seuil de sa porte et les Allemands traînèrent son cadavre au milieu de la rue. Il devait y rester... Son fils alla l'enlever le soir et le cacha sous de la paille avant qu'on l'enterrât.

Voyant ces scènes, le bourgmestre Fléchet sortit de sa maison et, s'adressant à un officier, il lui assura que les villageois étaient innocents.

— Rassemblez les hommes, ici ! ordonna le commandant.

Il choisit alors plusieurs d'entre eux, dont le bourgmestre. Ces hommes durent précéder les troupes. En cours de route, on y ajouta encore huit habitants qu'on cueillit dans leurs maisons et deux jeunes filles de Berneau qui s'étaient enfuies au moment où on assassinait leur père.

Ces malheureux firent la route jusqu'à Mouland. Des soldats et des officiers qui passaient les insultèrent et crièrent : «Cochons ! Assassins ! Bandits ! On vous tuera tous !».

Six prisonniers furent alignés : Pierre, Julien et Ferdinand Franck, trois frères de 28, 18 et 17 ans, leur beau-frère Lambert, Joseph Leuten, un garçon de 17 ans, et Jean Teheux, 50 ans.

Les soldats les ridiculisèrent d'abord, puis les fusillèrent. Les survivants apprirent que ce serait leur tour le lendemain.

La nuit vint, bien triste. Les condamnés étaient agenouillés ou couchés dans l'herbe. Les Allemands les entouraient et les conspuaient.

— Ils ont assassiné des militaires.

— Ils ont achevé des blessés.

— Ils mourront.

Les mêmes propos revinrent sans cesse.

Le bourgmestre Fléchet répétait qu'ils étaient tous innocents.

De temps à autre, des officiers vinrent lui parler. Il raconta alors comment on l'estimait jadis en Allemagne. Il avait même chassé avec le Kaiser du temps qu'il était encore étudiant, à Bonn. Et maintenant, on le gardait ici comme prisonnier, comme malfaiteur.

M. Poussel, de Mouland, un vieillard de 60 ans, qui devait aussi rester agenouillé, ne parvint plus à se maintenir dans cette position et cria :

— Tuez-nous, au lieu de nous maltraiter ainsi !

D'autres protestèrent également... ainsi qu'un vieillard de Berneau qu'on lia alors à la roue d'un chariot, et qu'on roua ensuite de coups.

Les officiers regardaient ce spectacle sans broncher, ils ne firent même aucune observation.

Quant aux deux demoiselles originaires de Berneau, elles furent quelque peu épargnées. On leur donna une couverture. Les malheureuses pleurèrent toute la nuit.

À l'aube, les Allemands commirent une nouvelle ignominie. Six hommes furent écartés du groupe, et conduits à deux peupliers. Au tronc de ces arbres, les soldats fixèrent une barre de fer. C'était une potence, où allaient bientôt se balancer les six innocents. Les autres otages devaient assister en spectateurs à cette sentence. Le bourgmestre, à qui on avait donné l'autorisation de se retirer, s'enfuit en Hollande. Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver ses concitoyens, mais ce fut en vain en présence de ce militarisme qui assassinait, incendiait et pillait systématiquement.

Nous disons systématiquement, et dans un but prémédité ! C'était encore le cas ici, car cette exécution avait lieu pendant que les troupes passaient : il fallait exciter les soldats. Ce meurtre fut perpétré avec la cruauté la plus raffinée. On fixa une corde autour du cou des infortunés, on les hissa, on les laissa retomber, de sorte qu'ils butèrent chaque fois de la tête contre la barre de fer, et on continua de la sorte jusqu'à ce que la mort mît fin à leurs tortures.

Les autres prisonniers furent conduits un peu plus loin ; ils endurèrent les plus mauvais traitements et certains d'entre eux furent tués. Il y eut 18 victimes à Warsage.

Berneau, un village de 450 habitants, avait subi son sort dans la soirée du 4 août : pillage, incendies, destruction. Sept habitants furent tués. On retrouva plus tard d'autres cadavres enterrés dans les champs.

Mouland pleurait 4 morts ; ce village fut également détruit.

De nombreux fuyards cherchèrent un asile à Eysden, à Mersch, à Maestricht et dans d'autres localités du Limbourg hollandais et du haut des collines ils regardaient tristement les flammes qui dévoraient leurs villages.

Parmi les premières villes martyres se trouvait Visé, une belle petite ville de 3.800 habitants, située le long de la Meuse, dotée de nombreux hôtels, pensions et restaurants, et qui réserva de tout temps un chaleureux accueil aux nombreux touristes qui s'y rendaient.

Un major allemand, qui s'approcha imprudemment du pont, fut abattu par une balle belge. Les Allemands devaient se venger de cette perte sur la population civile. M. Puts, un sexagénaire, qui regardait paisiblement l'arrivée des troupes allemandes, à la gare, fut abattu d'un coup de feu. Les nommés Kenable et Tischoon subirent le même sort. Louis Chastreux fut fusillé dans la rue Porte au Pont. Les soudards assassinèrent le père et le fils Brouha sur le seuil de leur maison, rue de la Fontaine, et Jean Charlier fut tué derrière l'hospice.

Et c'était le premier jour de la guerre ! Le bourgmestre, M. Meurice, circula dans les rues et engagea la population au calme. On se dessaisit des armes. Les barricades furent enlevées sur l'ordre des Allemands, on nourrit les soldats et on abreuva leurs chevaux.

Les Allemands ne changèrent pourtant pas leurs habitudes, il leur fallait des victimes.

Un orgueilleux officier, monté sur un cheval blanc, s'approcha. Hautain et méprisant, il regardait la foule. Il fit arrêter 26 bourgeois et les enferma, comme du bétail, dans les étables de quarantaine situées à la gare.

Dans l'entre-temps, on contraignait d'autres habitants, parmi lesquels des femmes et des enfants, à venir voir les cadavres étendus dans les rues. La nuit fut éclairée par l'incendie de quelques fermes.

Le lendemain matin — un mercredi — à 4 heures, on conduisait les 26 prisonniers sur une hauteur près de Berneau, où ils apprirent qu'ils seraient fusillés. Ils pleurèrent et se lamentèrent, suppliant qu'on leur conservât la vie, mais on leur répondit par des injures et des coups. Ils durent creuser leurs propres fosses.

Le soir, à 7 heures, on les aligna. Ils crurent tous que leur dernière heure avait sonné. Un peloton d'exécution prit position et amorça les fusils.

Mais non, on prolongerait leur douleur morale. L'officier jouait une méprisable et infâme comédie.

— Nous attendrons jusqu'à demain matin, dit-il.

La nuit vint. Il pleuvait.

On vit le feu des forts et on entendit le grondement du canon.

Des soldats allaient et venaient. À dix heures on cria :

— Les Français sont là !

Des coups de feu furent échangés. Les soldats allemands énervés tiraient sur leurs propres compatriotes, croyant avoir à faire à l'ennemi et les gardiens des prisonniers se blottirent derrière ces infortunés qu'ils rendirent responsables de l'incident, dès qu'ils s'aperçurent de leur erreur.

Cet incident n'est pas unique ; il se reproduisit maintes fois et, chaque fois, on accusa les civils d'avoir tiré sur les troupes.

C'est ce qui eut également lieu, ici.

Les Allemands abattirent leurs victimes à la pointe du jour. Il y en avait encore 25. Un seul s'était échappé pendant l'escarmouche.

Un restaurateur vivait encore cinq heures plus tard, quoiqu'un soldat lui eût enfoncé sa baïonnette dans le ventre d'où les intestins s'échappaient. Une auto de la Croix-Rouge venant de Maestricht le conduisit à l'hôpital de Visé où il put dire un dernier adieu à sa femme... Un de ses fils avait aussi été tué. L'autre avait pu s'enfuir et s'engagea plus tard dans l'armée belge. Le restaurateur mourut vers midi.

Les Allemands voulant se faire un bouclier des civils les contraignirent à prendre place sur les radeaux qui transportaient les troupes d'une rive à l'autre de la Meuse.

Le 10 août, l'ennemi incendia la belle église. Mais il y aurait des jours encore plus sombres.

Les 15 et 16 août, la petite ville fut complètement mise à sac, après quoi on l'incendia. Il n'y eut que l'hospice et le collège Saint-Adelin qui restèrent debout. Les habitants, hommes, femmes et enfants furent parqués et groupés ; ils passèrent la nuit sous une pluie battante et durent assister à la destruction de leurs foyers.

Les balles frappèrent également le septuagénaire Désiré Duchesne... Il avait une plaie béante à la gorge. On l'exposa ainsi sur la terrasse de l'Hôtel de l'Europe, à la vue de la foule parmi laquelle se trouvaient plusieurs de ses enfants et petits-enfants.

Duchesne fut ensuite achevé d'un coup de revolver.

On tua 52 civils, à Visé. On en déporta 594 en Allemagne.

Et tout cela parce que la Belgique avait osé défendre son droit et sa liberté et avait refusé de les vendre pour quelques poignées d'or.

Le bourgmestre Meurice et le doyen Lemmens furent retenus comme otages respectivement pendant 36 et 34 jours.

Dans l'entre-temps, des crimes analogues se commettaient dans d'autres localités. Trois cadavres se balancèrent à un arbre pendant huit jours entre l'écluse et le pont de Lixhe. C'est alors seulement que les parents purent enterrer les victimes de la barbarie teutonne.

Les habitants de Hollembaye durent assister à l'incendie de Visé. Ce fut un spectacle hideux, disaient-ils. Le lendemain, on accusait cette population d'avoir tué un cheval, que les charretiers avaient eux-mêmes abattu parce qu'il était fourbu. Les soudards pillèrent, saccagèrent et incendièrent alors le village, tuèrent 17 civils et en déportèrent 50 en Allemagne.

La férocité teutonne se signala davantage à Heure-le-Romain, un village de 1.700 habitants, situé dans les environs. Le 15 août, la soldatesque allemande avait fêté la dive bouteille. Un coup de feu retentit au soir. Ce n'était nullement étonnant, les militaires ivres pullulaient dans cette localité, mais les civils furent évidemment incriminés.

Les habitants s'enfuirent apeurés pendant que les brutes les pourchassaient à coups de feu. Henry et sa femme furent ligotés dans leur maison à laquelle les misérables mirent le feu. On les sauva au dernier moment à moitié asphyxiés.

La peur était telle que M^{me} Delfontaine et sa fille M^{me} Westphal se sauvèrent sur le toit.

Le bourgmestre, âgé de 73 ans, étant impotent, son frère Antoine-Léonard, âgé de 70 ans, se fit passer pour tel; ce dernier, le curé Janssens et quelques autres infortunés furent pris comme otages.

Les Allemands exigèrent que le prêtre leur remît la liste des affiliés à la société de gymnastique.

— C'est un corps de francs-tireurs! affirmèrent-ils, et nous devons en choisir une quarantaine que nous fusillerons pour l'exemple.

Le curé refusa obstinément de citer un nom.

Pendant la nuit, les Allemands conduisirent le prêtre et le frère du bourgmestre à l'église. La population y était groupée dans une angoisse folle. Elle n'entendait d'ailleurs que des menaces.

— On vous tuera!

— Vous serez tous fusillés.

— Nous incendierons l'église et vous y mourrez au milieu des flammes!

Et maintenant, elle voyait les deux notables.

— Regardez-les encore une fois, dit-on, car leur dernière heure a sonné.

Et en effet, on les martyrisa et on les tua devant l'église.

Les prisonniers purent alors rentrer chez eux, mais leurs martyrologe n'avait pas encore pris fin.

Le 18 août, il y eut une nouvelle furie allemande.

On saisit M. et M^{me} Rousseau, on les traîna hors de leur maison, on les battit, on les piqua à l'aide de la baïonnette et puis on les fusilla.

Jean-Joseph Frère, son père Gérard Frère, son oncle François Frère, sa femme et leur enfant de 11 ans, s'étaient sauvés au jardin. Des soldats les virent, les visèrent et ne furent satisfaits que lorsque cinq corps sanglants furent couchés dans l'herbe.

M^{me} Tasset donnait le sein à son enfant âgé de 3 mois. Un soldat la visa, et les balles qui tuèrent la mère, blessèrent le bébé au bas ventre. Il vécut encore quelques semaines. On le soigna dans l'ambulance de la fabrique nationale, où certain jour un officier supérieur allemand entra. Un docteur de Herstal parlait de toutes ces tueries.

— Ce fut une punition pour les francs-tireurs, répondit le commandant.

— Nous avons un de ces francs-tireurs en traitement, dit le docteur,

— Montrez-le moi.

Le docteur alla chercher le bébé de trois mois.

L'officier supérieur ne souffla plus mot.

Pierre Gathy, un septuagénaire paralytique, ne parvenant pas à se lever de son fauteuil, périt dans les flammes, sa maison ayant été incendiée.

Bien d'autres encore moururent dans d'atroces souffrances. Ce 18 août, il y eut 24 morts à Heure-le-Romain.

LES ATROCITÉS AUX ENVIRONS DE VERVIERS.

Les Allemands entrèrent également en Belgique par Baelen, en venant d'Eupen.

Ils étaient déjà le 4 août à Overath, un hameau de Baelen, où leurs troupes défilèrent pendant toute une semaine, sans qu'on enregistrât pourtant un incident particulier.

Mais le samedi, 8 août, la soldatesque manifesta aussi ses appétits sanguinaires dans ce village. Des coups de feu éclatèrent. C'étaient évidemment des civils qui s'en étaient rendus coupables! Les Allemands firent irruption dans la ferme Pauquet, saisirent la veuve Pauquet, âgée de 62 ans, son fils Pierre, 33 ans, sa fille Barbe, âgée de 20 ans et le pâtre Lambert Klingels de 14 ans, qu'ils fusillèrent sur le seuil de la porte. Un peu plus loin, ils tuèrent le laboureur Jean Claes, et firent feu sur ses trois filles qui trouvèrent leur salut dans la fuite. Le fermier P.J. Meessen qui habitait à quelque distance subit le même sort. Sa femme, sa fille et sa belle-sœur furent blessées.

Jean Dadt, un menuisier allemand, écopa également. Les fermes furent incendiées. Ce sont les soldats du 158^e régiment d'infanterie qui se rendirent coupables de ces méfaits à Overath.

Et le 13^e d'infanterie se distingua par le meurtre de 13 civils, à Baelen.

Les Allemands agirent avec la même cruauté dans le village de Dolhain-Limbourg, où ils assassinèrent cinq civils dans le courant de la même journée et où ils incendièrent 29 maisons.

La commune de Battice fut également très éprouvée.

Nous faisons suivre un résumé succinct du rapport que le curé de Battice, Voisin, docteur en théologie, adressa au ministre :

«Le mardi, 4 août, alors que les troupes allemandes arrivèrent à Battice, des lanciers belges firent une reconnaissance dans la direction d'Aubel. Une vive fusillade les fit



Les soudards allemands à Baelen, le premier village belge, victime de leurs barbaries. Les brutes se ruèrent sur les deux jeunes filles, Jeanne-Marie et Anne-Marie Yvens. Les traînant par les cheveux, ils s'en prirent de force à ces infortunées.

rebrousser chemin mais quatre d'entre eux furent blessés. Trois moururent; le quatrième guérit grâce aux soins dévoués d'un médecin allemand.

Le défilé des troupes à travers le village ayant lieu sans incident, je me rendis au hameau de Bouschmont où de nombreux habitants de Battice s'étaient réfugiés et je les engageai à rentrer sans crainte au village.

Quand j'y rentrai moi-même, une heure plus tard, un bataillon y avait fait halte. Ils payaient toutes leurs emplettes en or monnayé, mais pillaient et saccageaient les maisons abandonnées. Quatre civils, les nommés: Charles Gooris-sen, Gilles Kohl, le fermier Kehren et Lallemand, qui n'avaient eu le tort que de paraître suspects aux Allemands, sont arrêtés et fusillés sans autre forme de procès. À mon tour, on m'arrête, on me maltraite, on me conduit chez le major et je m'entends dire que si on tire un seul coup de feu, je serai tué. Les mains liées et gardé par deux soldats, je passe la nuit adossé au mur de l'hôtel de Quatre-Bras. Peu après, on amène l'échevin Iserentant et le conseiller Brouwers, qu'on fusilla le lendemain. Ma soutane excite surtout la colère de mes bourreaux, qui ne cessent de m'insulter et de m'administrer force horions. Vers deux heures du matin, on nous poussa dans la direction de Liège, mais arrivés à Herve, nos gardiens nous mirent vivement en liberté sur l'ordre d'un officier supérieur, pour répondre à la fusillade des troupes belges, qui venaient d'ouvrir le feu.

Le lendemain, mercredi, le calme règne. Mais jeudi je remarque une foule de soldats allemands, hâves, les vêtements déchirés et couverts de poussière, se sauvant en une

fuite désordonnée sur la route de Maestricht. Je fus assez naïf de croire qu'une bataille décisive avait lieu et que les hordes barbares allaient quitter le territoire.

Soudain, des coups de feu éclatent, suivis d'une pétarade extraordinaire. Les soldats prétendent que des civils ont tiré et ils font feu maintenant sur toutes les fenêtres. Jacques Halleux reçoit une balle en plein cœur; Ferdinand Denoël est blessé; Félix Servais meurt d'un coup de feu dans la cuisse; MM. Kevers, Émile Xhaufaire, sa femme et son enfant, Midrolet, Ruivet, Malvaux, Ridelle et Habay sont fusillés, ainsi qu'une dizaine de personnes capturées en cours de route. Les Allemands ne s'en tiennent pas là et mettent le feu aux quatre coins du village; le samedi, 8 août, constatant que plusieurs maisons ont échappé à l'incendie, ils reprennent leur œuvre dévastatrice et les font flamber à leur tour, n'épargnant que quelques habitations, sises autour de la gare et nécessaires au casernement des troupes. De nombreux habitants périssent dans les flammes, d'autres sont tués à coups de feu.»

Le prêtre démontre ensuite que les habitants de Battice étaient absolument innocents. Pour excuser leurs méfaits, les Allemands prétendirent, et ils le firent même insérer dans le « Volksfreund » d'Aix-la-Chapelle, qu'ils avaient été trahis à Battice, que le bourgmestre local avait tué le commandant allemand d'un coup de revolver et que c'est pour cette raison que le village avait été incendié.

Ainsi que Battice, la ville de Herve, 4.682 habitants, fut également dévastée.

Le 4 août 1914, à 4 heures de l'après-midi, une auto transportant des officiers allemands, entra dans la ville. À ce moment, les nommés: Dieudonné Dechêne et Gustave Styne rentraient chez eux en passant par le pont Malakoff. Les officiers les accostèrent. Et avant qu'ils eussent le temps de répondre, ils roulaient sur le sol, frappés de balles de revolver. Dechêne était mort, Styne dangereusement blessé.

Quelques instants plus tard, les troupes ennemies entraient à Herve.

Le lendemain, on saisit des otages et de multiples et graves incidents se produisirent les jours suivants. Le samedi, 8 août, la destruction de la ville commença.

Vers 10 heures du matin, de nouvelles hordes allemandes s'amènèrent faisant feu dans toutes les directions; elles incendièrent d'abord la gare et la maison de M^{me} Christophe, qui fut asphyxiée dans la cave avec sa fille. M^{me} Hendrickx, voyant que sa maison prenait également feu, courut à la rue, un crucifix à la main: des coups de feu l'abattirent.

Le massacre, l'incendie et le pillage continuèrent pendant plusieurs jours. On compte une quarantaine de victimes, parmi lesquelles plusieurs femmes, notamment: M^{me} Christophe-Diet, âgée de 47 ans; M^{lle} Christophe, 20 ans; M^{me} Hendrickx, 40 ans; M^{me} Grailet, 50 ans; M^{lle} Lecloux, 51 ans.

Toute la ville fut saccagée. Trois cents maisons devinrent la proie des flammes.

Les pillages et les orgies continuèrent jusqu'au 21 août. Des soldats se firent photographier parmi les ruines.

Au village voisin de La Bouxhe, tous les hommes furent tués.

Dans la soirée du 4 août arrivèrent des soldats du 165^e régiment. Ils parurent être très aimables car ils invitèrent les hommes du village à faire des parties de cartes avec eux.

Mais le lendemain, nos troupes refoulant l'ennemi devant Fléron, leur bonne humeur changea. Ils devinrent méchants et haineux, et pendant la nuit, les habitants durent se réfugier dans les caves pour échapper au danger.

Le jour ne s'était pas encore levé qu'une fusillade éclata dans la rue.

Les Allemands parcoururent les maisons, ordonnant aux hommes de sortir, et à mesure qu'ils franchissaient le seuil de leurs habitations, des coups de feu les abattaient. D'aucuns s'agenouillèrent, implorèrent la pitié, mais ce fut en vain. Les brutes continuaient leur massacre, chassaient les femmes et les enfants à coup de crosse à l'étage et mirent alors le feu aux maisons.

Une accalmie suivit mais la fusillade recommença le samedi 9 août, à 5 heures. Les soudards saisirent les civils, les frappèrent de la crosse de leurs fusils, les rassemblèrent dans une prairie et tirèrent alors dans le tas jusqu'à ce qu'ils en eurent fait une hécatombe sanglante.

La jeune fille M. W. fut victime de nombreuses brutes allemandes, après quoi on la tua et on lui brisa la tête. Gustave Somville, qui a fait une enquête précise au sujet de tous ces forfaits, dit dans son œuvre pénible, mais sobrement rédigée «Vers Liège» à propos de La Bouxhe :

«On n'y voit plus que des ruines. La torche est même allée chercher à l'écart d'humbles maisonnettes, blotties dans les vergers. Errant, l'âme désolée, dans cette solitude, je trouvai enfin, dans la campagne, quelques femmes vêtues de noir, silencieusement occupées à des travaux d'hommes : conduire et épandre du fumier. La tête penchée, les yeux perdus dans une vision de désespérance, elles répondaient à peine, avec des gestes las.

C'est qu'ici s'est accompli l'épisode le plus tragique de l'entrée en scène de la Kultur tudesque. Ici, dans les conditions les plus injustes, furent assommés, égorgés ou fusillés tous les hommes ; ici furent massacrées des familles entières : la famille Benoit, par exemple : le père, trois garçons de 19, 18 et 16 ans, une fille de 12 ans ; la famille Cresson : le père, la mère, un fils de 16 ans, un de 13, une fille de 11 et une de 7 ; la famille Lorquet : le père et quatre fils. Et les Brayer, et les Weerts, et les Wislet, et les Weyenberg et d'autres...»

Signalons également la commune de Soumagne qui perdit plus de 200 habitants pendant les journées des 5 et 6 août !

Nos soldats y avaient dressé des barricades à l'aide de véhicules de toutes sortes. Les Allemands entrèrent au village dans l'après-midi du 4 août et dans la soirée les maisons tremblaient sous l'action de la canonnade du fort de Fléron.

Les soldats rentrèrent au matin en désordre après avoir essuyé une défaite. Ils frémissaient en présence de la résistance de nos troupes et allaient s'en venger sur les civils. Guillaume Levée fut tué et quelques maisons furent pillées. Mais leur haine accrut après qu'ils eurent été à nouveau refoulés à plusieurs reprises et qu'ils eurent éprouvé de fortes pertes.

Ils furent alors semblables à des diables incarnés. Le vendredi, à 4 heures, ils expulsèrent les habitants de leurs maisons. Les hommes furent écartés et ligotés. Les femmes s'agrippaient à leur mari, les enfants imploraient la pitié. Ce fut en vain. On conduisit les hommes à la prairie

«Fonds-Leroy» où de nouveaux prisonniers vinrent les rejoindre. Il y en avait plus de 50 dans l'après-midi.

Un peloton d'exécution fut formé...

Les victimes pleuraient, gémissaient, sanglotaient, imploraient la pitié, demandaient à vivre pour leurs femmes et leurs enfants, mais les coups de feu partirent et les infortunés tombèrent les uns sur les autres en une ignoble hécatombe, que des soldats fouillèrent ensuite de leurs baïonnettes.

D'aucuns vivaient encore. Ils se tinrent inertes sous les corps sanglants. Pendant plusieurs heures, ils restèrent dans cette position critique, souillés par le sang des victimes, souffrant de leurs propres blessures. La nuit venue, ils se dégagèrent et furent en rampant. Ils étaient quatre. Ils entendirent le pas des sentinelles et se glissèrent prudemment dans l'herbe. Ils étaient enfin sauvés !

Dans l'entre-temps, une partie de la population avait été enfermée dans l'église, où on écarta 412 hommes de l'élément féminin et des enfants. Les Allemands leur lièrent alors les mains et les poussèrent ensemble comme un bouclier vivant devant leurs troupes, qui marchèrent ainsi le long des forts de Liège.

De nombreux habitants furent en outre fusillés dans leurs maisons ou dans la rue. Dix-neuf civils moururent dans la prairie de Chession.

Les fosses où on enfouit les malheureux furent ouvertes plus tard. Dans l'une d'elles, on trouva 77 cadavres, dans une autre 31, dans une troisième 23, dans une quatrième 2 hommes, une femme et 2 fillettes. On ouvrit également d'autres tombeaux renfermant 3, 4 ou 5 cadavres.

Beaucoup de fusillés eurent une longue agonie. On les entendait crier de loin, mais les Allemands défendaient de les secourir. Plusieurs cadavres étaient méconnaissables... Des femmes voyaient mourir leur mari ; des enfants assistaient aux derniers spasmes de leur père. Pères et fils tombaient ensemble, victimes de la barbarie teutonne.

Le village de Retinne (1.830 habitants) a été détruit le 6 août, après la bataille des 27^e et 165^e régiments d'infanterie dans la plaine séparant le fort d'Évegnée du fort de Fléron.

La bataille fut terrible. Le général allemand von Wussow, le colonel Krüger, les commandants Hildebrandt et Ribesalm, le lieutenant Vogt et de nombreux Prussiens restèrent sur le terrain. Ils reposent à Liery sur une hauteur dominant la route et au cimetière de Retinne.

Les Allemands utilisaient la tour comme poste d'observation et du fort de Fléron on évitait de tirer sur la tour parce que le drapeau de la Croix-Rouge y flottait. L'église même avait été transformée en ambulance.

Lorsque nos troupes durent se replier sous les flots débordants de soldats allemands, l'ennemi marcha sur Liège. Une arrière-garde qui arrivait à ce moment à Retinne, incendia une quinzaine de maisons et assassina quarante-et-un civils. Quatre personnes furent en outre incidemment tuées par la mitraille du fort de Fléron.

Voulant donner l'exemple, le général von Wussow avait entraîné ses hommes en cet endroit. Sa tête fut fracassée par un obus.

Les Allemands poussèrent une cinquantaine de civils devant leurs troupes et activèrent leur marche à l'aide des baïonnettes.

Saint-Hadelin se trouve dans la même agglomération. Soixante-deux habitants y furent tués.

Le feu du fort de Fléron fit de larges trouées dans les rangs allemands. Inévitablement, ils se vengèrent sur la population civile. C'était toujours la même, lâche et vile infamie. La boisson, en outre, aiguillonna les appétits sanguinaires des brutes. À Gaillard, les soudards vidèrent 300 bouteilles de vin provenant de rapines. Les brutes y saisirent l'instituteur Warnier et clamèrent que les villageois avaient signalé la présence des troupes allemandes aux soldats de la forteresse. L'instituteur nia le fait.

On le fusilla ainsi que ses deux fils, ses deux filles et le garde champêtre, Jean Narval. La cadette, Berthe, survécut au drame et raconte :

« Les Allemands tiraient sur nous pendant que nous fuions. Une balle m'atteignit à la tête et j'avais déjà le bras gauche fracturé en deux endroits par des coups de crosse. Je m'évanouis. Lorsque je repris mes sens, je me trouvais dans un fossé, la face contre terre. Je baignais dans de l'eau et du sang. Le cadavre de ma sœur Nelly me pesait sur le corps. Toutes les maisons aux environs flambaient. J'entendais les râles des mourants et les cris furieux des soldats qui piétinaient leurs victimes. Je me tins inerte jusqu'à 3 heures du matin et je m'échappai alors en rampant le long d'une haie jusqu'à la maison d'un échevin de Fléron, où la femme de l'édile me recueillit. « Donnez-moi un revolver, dis-je. Je suis seule au monde et je veux mourir. Ne craignez rien, je ne vous occasionnerai aucun souci, j'irai me tuer dans la forêt. »

La jeune fille retrouva plus tard sa mère accroupie à côté du cadavre de son mari, près de leur maison en feu. Des soudards lui donnèrent encore des coups de pied en passant, mais elle ne sembla même pas s'en apercevoir en sa douleur navrante. Les brutes lui avaient tué son époux, ses deux fils et une fille.

Le fils de Jean Narval, âgé de cinq ans, avait supplié les soldats : « Ne faites pas de mal à papa, il n'a rien fait, il est si bon... ».

André Crahay, Paul Bailly et Jean Matz gisaient dans la rue, les mains encore liées par une chaînette.

De M^{me} Desonay et de sa fille Joséphine, on ne retrouva plus que quelques ossements calcinés.

Dans le quartier Pierre, 36 habitants furent fusillés. Parmi eux se trouvait Jacques Maguet qui se découvrit devant le peloton d'exécution et cria : « Vive la Belgique ! ».

Les soudards tuèrent Joseph Tixhon et Henri Maguet parce qu'on trouva des armes chez eux. Ils firent irruption chez le fermier Dewandre et le fusillèrent avec ses deux fils et Joseph Delsante et Louis Germy. Entendant des appels au secours, un voisin, le nommé Daenen, accourut et fut tué.

Voilà quelques particularités concernant Saint-Hadelin. Elles sont certes incomplètes, mais qui donc pourra narrer toutes les atrocités qui s'y commirent ?

À Forêt-lez-Saint-Hadelin, les Allemands détruisirent le château de M^{lle} Fabribeckers et fusillèrent dix civils parmi lesquels le curé Chabot et l'instituteur Lambert Rongy, qu'ils sommèrent d'enlever le drapeau belge de la tour de l'église et de le piétiner, mais qui s'y refusèrent.

À Magnée, les mêmes scènes de sauvagerie eurent lieu. Les Allemands pénétrèrent dans la maison de M^{me} Fassotte

et en expulsèrent son fils Jean, son beau-fils, Alexis Clerdin, deux domestiques et un mineur, qu'ils fusillèrent devant la maison. Un d'entre eux guérit. La veuve Jacqmin perdit ses trois fils que les brutes assassinèrent dans une prairie. Un paralytique, pris de peur, se pend ; une parente, dont le mari est sous les drapeaux, meurt d'émotion. Le nommé Duytch, d'origine allemande, est assassiné avec sa femme. Jacqminet et Jean-Louis Gérard, un sexagénaire, sont abattus à coups de crosse. Le secrétaire communal, Jean Windart, âgé de plus de 70 ans, est arraché de son lit où la maladie le clouait et meurt à la suite d'atroces tortures.

À Ramsée, les Allemands tuent aveuglément toute personne qu'ils découvrent : la veuve Gilson et ses trois enfants ; trois membres de la famille Hansez ; le grand-père, le fils et le petit-fils ; Magis, père et fils, et plusieurs autres personnes, soit plus de 30 habitants.

À Micheroux, on compte 9 morts, dont plusieurs carbonisés dans les caves.

Arrêtons-nous... Nous ne songeons nullement à énumérer tous les méfaits de la « Kultur ».

Ceux que nous avons signalés sont amplement probants. Liège tomba... les témoins durent se taire, les Belges vivaient isolés dans leur pays et d'autres incidents captivèrent l'attention.

On oublie vite en général, mais formons des vœux pour que les journées sanglantes que notre patrie vécut ne s'effacent jamais de notre mémoire et de celle de nos générations futures.

ACTES « ALLEMANDS » À LIEGE.

Avant de suivre les opérations de notre armée, il importe de retourner un moment à Liège. L'ennemi ne devait pas tarder à y inaugurer la terreur.

Les soldats s'étaient logés Place de l'Université et dans la salle de la « Société d'Émulation ». D'autres étaient hébergés dans l'école communale de la rue des Croisiers. L'université même avait été transformée en logement.

Dans la soirée du 20 août, vers 9 heures et demie, un coup de feu retentit. Une fusillade y succéda immédiatement. Officiers et soldats s'élancèrent dans les rues, enfoncèrent les portes, brisèrent les vitres et expulsèrent plusieurs habitants de leurs maisons. On tua impitoyablement 9 d'entre eux sur la Place de l'Université ; il y avait cinq Espagnols parmi eux mais ce fut en vain qu'ils se réclamèrent de leur nationalité.

Des maisons flambèrent au même moment. Les soudards allèrent chercher de nouvelles victimes Place de Cockerill. On emmena ainsi le père et le fils Carpentier, Fastré, Schmitz, le cabaretier Fouillien, son garçon Sprokkel et son ami Fléron, de Grivegnée, à la place de l'Université où gisaient les 9 cadavres, et on les y fusilla. Les misérables s'acharnèrent ensuite à la baïonnette sur ces corps inertes.

Les pompiers accoururent. Honnis, malmenés, ils durent travailler sous les ordres d'un officier.

Du quai des Pêcheurs, un canon tirait sur les maisons du Quai-sur-Meuse où 6 maisons furent endommagées.

Des coups de feu éclataient dans plusieurs sections de la ville et les patrouilles pillaient à loisir.

À la Place de l'Université, 19 maisons brûlèrent à ras du sol.

La tuerie ne s'arrêta pourtant pas si vite. Près du palais

était situé le café proéminent de Martin Banneux. Il y habitait avec sa femme, sa fille et son fils.

M. et M^{me} Deviver et leurs quatre enfants occupaient l'étage.

Ce 20 août donc, alors que tous les locataires étaient au lit, des coups de feu éclatèrent soudain devant la maison, sur la place Notger et derrière la maison, sur la place Saint-Michel.

Des soudards enfoncèrent la porte.

— Man hat geschossen! hurlaient-ils.

Les habitants protestèrent. Il n'y avait aucune âme dans la maison. On pouvait la fouiller! Les Allemands perquisitionnèrent, ne trouvèrent rien de suspect, mais leur chef cria:

— Peu importe, on a quand même tiré!

Les femmes virent les baïonnettes menaçantes, pleurèrent et gémirent, implorèrent la pitié, mais l'acier transperça les deux fils Deviver qui s'affaissèrent sur le parquet. Le mari subit le même sort dans une chambre contiguë... Madame Deviver en fut le témoin oculaire... Sa petite fille frappait et talochait le meurtrier de son père. Deviver jeta un dernier regard d'amour paternel sur l'enfant, puis ses yeux devinrent fixes et son souffle s'envola...

— Vous aussi, allez là-dedans! ordonna un soldat au cabaretier Banneux.

— Où?

— Là...

Il poussa le malheureux près des cadavres des jeunes gens. L'épouse Banneux sauta devant son mari et supplia qu'on l'épargnât. Un des misérables levait déjà la baïonnette.

— Nicht die Frau! (Pas la femme) dit un autre, en détournant l'arme.

Les brutes jetèrent alors l'infortunée au bas des escaliers.

Cinq baïonnettes blessèrent Banneux au dos et les crosses des fusils s'abattirent sur sa tête... Les Allemands descendirent ensuite à la cave.

Madame Deviver et sa fille pleuraient sur les cadavres des victimes. Son fils aîné, Laurent, gisait les yeux grands ouverts. Sa mère l'appela, lui caressa la figure, mais la vie avait fui.

Un gémissement se fit entendre. Banneux n'était pas mort et sortait du coma. Sa femme qui avait roulé au bas des escaliers se relevait péniblement à ce moment et gravissait les marches en gémissant. Les femmes mirent Banneux au lit et le cachèrent sous les couvertures, car les Allemands n'étaient pas encore partis. Ils se soulaient à la cave et emportaient des bouteilles. Les bandits qui erraient toujours autour de la maison découvrirent le rescapé, au matin. Ils voulurent l'achever, mais un médecin estima que c'était superflu. Il ne survivrait pas.

Banneux fut transporté plus tard dans une ambulance, et quoique le poumon gauche fût perforé, il se rétablit quand même.

Les Allemands avaient emporté tout ce qui représentait quelque valeur.

Le lendemain, des scènes sauvages se reproduisirent dans la rue Robermont, où des soldats s'étaient querellés. L'un d'eux était mort. On fusilla deux civils. Les habitants de cette rue et de l'avenue de Cornillon furent expulsés de

leurs maisons pendant la nuit et chassés contre un mur. C'étaient des hommes, des femmes et des enfants en chemise. Les Allemands amorcèrent leurs fusils.

— Nous les exécuterons en un autre endroit, le lieu ne convient pas, dirent les officiers qui n'avaient pas honte de terroriser ces malheureux parmi lesquels se trouvaient des enfants de 5, de 4 et de 2 ans.

Et on conduisit les infortunés devant un autre mur. Finalement, on les poussa devant les cadavres des deux civils et on leur dit:

— Voyez, et que cela vous serve de leçon!

La panique se propagea de Cornillon à Bois-de-Breux (Grivegnée). Dans la matinée du 22 août, des soldats ivres tiraient dans toutes les directions en cet endroit. Trois civils furent fusillés sans qu'on les questionnât ou sans qu'ils eussent été entendus. Ce furent les nommés Jean Defrère, André Defrère et Jules Claessens.

Un nommé Hubin fut tué d'un coup de feu au moment où il fuyait. Dix maisons furent incendiées et deux habitants furent chassés dans les flammes: Jean Reyner et Paul Fassotte, dont on retrouva plus tard les ossements calcinés parmi les décombres. Dans la rue Nicolas Spiroux, dix autres maisons flambaient comme des torches.

De nombreux habitants de la rue de Herve furent chassés par 200 Allemands dans une prairie et fouillés; les femmes et les jeunes filles qui étaient au nombre de ces expulsés, furent l'objet d'ignobles traitements. Dans l'entre-temps, on pillait et on saccageait leurs maisons.

Le terrorisme que les Allemands organisèrent à Liège fit vingt-neuf victimes parmi la population civile.

L'autorité allemande eut évidemment recours à une foule de mensonges pour se justifier. Un placard avisa la population dans ce sens:

«1. Malgré nos injonctions et avertissements répétés, il a été tiré des coups de feu sur des militaires par des habitants pendant la nuit passée.

J'ordonne par ces présentes que toutes les armes et toutes les munitions seront déposées, jusqu'à 9 heures de ce jour (21 août), au Palais du gouvernement, à Liège, et aux mairies des faubourgs. Les bourgmestres (maires) remettront au gouvernement toutes les armes déposées.

Quiconque sera trouvé en possession d'armes et de munitions (à partir du 21 de ce mois d'août) sera fusillé.

2. Sera fusillé également quiconque se servira des téléphones, pigeons voyageurs, signaux de lumière, etc., au détriment de l'armée allemande.

Les installations existantes doivent être détruites avant 9 heures de ce jour.

3. Il est défendu de recevoir des soldats déserteurs belges ou français; ces derniers doivent être amenés au gouvernement. Celui qui agira contre cet ordre sera sévèrement puni.»

Ils répandirent en outre le bruit selon lequel des Russes auraient tramé un complot contre les Allemands.

600 étudiants russes furent ainsi arrêtés et envoyés à Munster.

Il fallait aiguillonner la haine en Allemagne et justifier les infamies des troupes impériales. Les journaux et les brochures d'outre-Rhin regorgeaient de récits d'atrocités commises par les Belges... Nous ne nous intéresserons pas

aux racontars de cette presse ignoble, mais il convient pourtant d'en donner un échantillon, à propos de Liège.

La «*Kölnische Zeitung*» inséra ainsi un récit d'un soi-disant jésuite allemand, qui émanait en réalité de ces suppôts militaristes qui activaient la haine aveugle du peuple d'outre-Rhin.

Qu'on en juge :

Le jésuite est dénommé un «frère du silence», ce qui incite à croire qu'il serait en même temps un Trappiste. Il raconte comment des Liégeois saccagèrent son couvent à Liège.

Voici «l'histoire du Frère du Silence» :

«Le couvent des Jésuites est situé tout près de Liège, sur une colline, éloigné du fort méridional d'environ 600 mètres. J'étais frère dans le couvent depuis deux ans. Nous autres frères, nous ne lisons pas de journaux, et par suite de notre vœu de silence, nous ne parlons pas non plus, en sorte que nous ignorions tout de la guerre.

Le jeudi 6 août, j'avais, en même temps que sept autres frères, la garde de midi à minuit. Dans la nuit à 11 heures 1/4, j'entendis tout à coup un bruit complètement inconnu. (1) Je sortis dans la cour d'où, sur le côté, je pouvais voir Liège et ses forts. Je vis à quelque distance, dans le ciel, une petite lumière ; cela m'indiqua que la chose se trouvait dans l'air. Je voulus poursuivre ma ronde, mais le ronflement qui se rapprochait, encore que la vie du monde ne m'intéressât point, me fit arrêter. La lumière se rapprochait de plus en plus, le bruit avait cessé. Il me vint à l'idée que ce pouvait être un dirigeable, mais non, tout à coup, une clarté aveuglante illumina la terre. C'est l'étoile des Mages qui annonce quelque chose, pensais-je, je vais la suivre des yeux. Dans la clarté, là-bas, je voyais tout nettement des parties de la forteresse, et d'autres choses. Alors, éclairé par la réverbération de la terre éclairée, je vis qu'il y avait réellement un puissant dirigeable ! Je voulais crier de joie, je n'avais pas encore vu de dirigeable ! La clarté ne dura que quelques secondes qui me parurent fort longues ! Mes yeux ne s'étaient pas encore habitués à l'obscurité de la nuit, que j'entendis un fracas. Je regardai vers le ciel, je ne vis rien, la petite lumière s'éloignait paisiblement. Mais en bas, j'en vis assez ! du feu, de la fumée ! Dans la clarté, je pouvais facilement tout voir. Je perçus aussi l'écho, je n'avais pas eu le temps de me remettre de mon grand effroi, qu'une deuxième lueur apparut sur la terre, et assez près. Cette fois, je pus constater plus nettement encore que c'était un dirigeable. Il me sembla qu'au bout d'un long câble était suspendue fort bas une nacelle de métal, dans laquelle se tenait un homme. Je le vis distinctement jeter des deux mains un objet dans la partie éclairée. Immédiatement après, la lueur disparut sur la terre, je continuai cependant à regarder ce même endroit. Une puissante gerbe de feu jaillit tandis que de gros blocs étaient projetés en l'air de tous côtés. Quel épouvantable fracas ! Mon tympan semblait brisé, j'étais assourdi. La terre tremblait si fort sous mes pieds que je chancelai. Très ému, je regardai encore le même endroit. L'aveuglante gerbe s'était transformée en une épaisse masse de fumée qui s'élevait lentement dans l'air. Petit à petit, elle devenait de plus en plus claire comme une vapeur blanche. Enfin, l'endroit s'alluma comme en un incendie. J'essayai de me rendre compte si le feu se propageait, quand je fus saisi par un nouveau fracas. Ce terrible spectacle se répétait constamment, mais en s'éloignant de

plus en plus. De 11 heures 1/4 à minuit, 12 bombes furent jetées sur les forts. Dans l'intervalle des explosions, on entendait ronfler les moteurs. Après la dernière explosion, le dirigeable s'éleva, s'éloigna et disparut. Je restai les yeux fixés dans la même direction ; l'horloge du couvent sonna minuit.

Les sept frères qui avaient fait la garde et moi, nous restâmes dans la cour avec ceux qui venaient nous relever. Il ne fallait pas songer à dormir. Les autres frères et les pères (nous étions 500) restèrent à l'intérieur, regardant par les fenêtres brûler la forteresse.

Comme je n'étais plus de garde, j'allai chercher une échelle et j'escaladai, pour mieux voir, un mur situé un peu en contrebas, haut de 3 mètres environ. Je restai là jusqu'à 4 heures. Vers 2 heures, commencèrent en bas dans la ville des coups de fusil isolés, et des cris qui bientôt devinrent de plus en plus forts.

Un bruit infernal parvint enfin à mes oreilles, et de nombreux incendies s'allumèrent dans la partie de la ville voisine du couvent.

À 4 heures, la cloche nous appela à l'église. Chose extraordinaire ! malgré l'émotion, nous restions tous liés par notre vœu de silence. Il fallait se taire ! (2) Mais cela devint une vraie torture, car nos dévotions durèrent deux grandes heures.

Par le choc des explosions, les beaux vitraux étaient ployés vers l'intérieur, comme des voiles gonflées par le vent. Les murs de pierre, épais de 80 centimètres, entourant la cour, avaient de profondes et longues crevasses. Quand à 6 heures, nous quittâmes l'église, les coups de feu et les cris étaient plus terribles encore, et les incendies plus nombreux et plus loin vers l'intérieur de la ville.

Comme de coutume, le portier ouvrit la porte à 6 heures. Quel effroi ! Des centaines de Belges du voisinage se précipitèrent dans la cour. Comme nous craignions le pillage du couvent, le portier chercha tout d'abord à les repousser. Un frère cria : «Allez ! vous recevrez tout ce que vous voudrez.». La populace égarée saisit immédiatement des couteaux et tua vingt de nos frères et un père. Moi-même, je me précipitai sur la cloche dans la cour et je sonnai l'alarme. Armés de fourches à foin et à fumier et de pelles, les frères s'élancèrent dans la cour, et chassèrent les hordes. Deux frères qui, pendant le combat, furent entraînés avec la foule, sans que nous ne nous en aperçûmes, furent retrouvés hachés en morceaux, déchiquetés comme par des bêtes fauves. Les cadavres étaient affreux à voir. Un frère belge, entendant l'alarme, avait saisi une fourche et ainsi armé s'était précipité vers la porte, pensant combattre des soldats allemands. Quand il vit que les assaillants étaient ses compatriotes, il tourna les armes contre nous, ses frères, criant comme un fou : «Vous êtes fous, vous êtes fous» (en français dans le texte). Après une courte lutte, la fourche lui fut arrachée. Des mains le saisirent et le jetèrent par-dessus le mur : il avait tourné ses armes contre ses frères, mais surtout il avait rompu son vœu de silence.

Le combat avait duré à peine un quart d'heure. Après que la porte fut fermée, à 6 h. 1/4 (notre heure de repas habituelle), nous nous réunîmes au réfectoire pour le déjeuner.

Malgré les événements extraordinaires, j'avais fort faim. Nous nous sentions maintenant en sûreté. Mais quand,

après les vingt minutes que dure le repas, nous retournâmes dans la cour, nous vîmes que les brutes belges avaient mis en deux endroits le feu au couvent. Ils avaient traîné sous le hangar à bois notre blé et notre foin qui se trouvaient non loin du couvent; ils avaient aussi poussé près des hangars et des bâtiments des chariots chargés de blé, et avaient allumé le tout. Les flammes atteignaient déjà le pignon. Il ne fallait pas songer à sauver quoi que ce fût, car tous les bâtiments étaient attenants les uns aux autres. Cette épreuve était dure. Mais elle ne pouvait rompre notre vœu de silence, et doublement muets, nous regardions les flammes. Notre douleur s'exhala en des larmes quand nous vîmes notre Supérieur éclater en sanglots. Il vint au milieu de nous; comme tous les pères peuvent parler, il dit à haute voix: «Allez et sauvez ce que vous pouvez!» et nous accomplîmes ses ordres.

Rapidement, nous téléphonâmes aux autorités de Liège pour obtenir aide et protection. (3) Mais à notre grand effroi, apparurent à ce moment des militaires allemands. Comme l'Allemagne ne nous tolère pas chez elle, nous autres Jésuites, nous nous faisons de grands soucis. À cause de la présence des soldats allemands, nous voulions vite rapporter dans le couvent les précieux trésors déjà amenés dans la cour; mais le chef des troupes allemandes expliqua à notre Supérieur que cette partie-ci de Liège était déjà entre les mains des Allemands. Nous nous mîmes donc sous la protection allemande. Nous n'eûmes pas à le regretter. Les troupes de protection allemandes vinrent avec huit automobiles qui emmenèrent en Allemagne nos inestimables trésors: peintures qui dans notre hâte furent coupées de leur cadre et roulées comme du papier, nos vases sacrés d'or et nos pères. En grande hâte, nous avons creusé une immense fosse dans laquelle, sans aucune cérémonie religieuse et sans paroles, nous enterrâmes nos vingt frères assassinés, ainsi que le père. Pendant que continuait l'incendie, les centaines de frères restants couraient ça et là dans un désordre incroyable pour chercher leurs vêtements et leurs souliers. J'avais des sabots et je ne trouvais pas de chaussures à ma convenance; je vis pourtant à ma grande stupéfaction quatre paires de souliers dans mon coffre. Tout fut enfoncé dans les coffres, avec les pieds, en toute hâte.

Ainsi, le samedi, à l'aube, 350 frères quittèrent le couvent encore fumant pour passer la frontière allemande. Pendant 3 heures, chacun traîna péniblement les modestes choses sauvées de son bien. Un seul vieux frère de 80 ans resta en arrière; abandonné, il déclara: «Je veux mourir ici». Quoique les soldats allemands nous protégeassent dans cette marche, la populace belge nous attaquait encore souvent. (4) Je reçus de forts coups de pied et des coups dans les jambes et sur tout le corps. Pendant deux nuits, aucun de nous ne dormit, et par-dessus cela, cette grande émotion et ces maux terribles!

Quand, après les fatigues inouïes, nous nous fûmes traînés au-delà de la frontière, nous nous laissâmes tomber exténués dans une prairie, où nous nous endormîmes d'un sommeil de plomb, protégés et gardés par les Allemands,

depuis le matin jusqu'au coucher du soleil.»

«C'est, comme on le voit, une histoire à faire frémir, remarque Jean Massart, dans son ouvrage «Comment les Belges résistent à la domination allemande». Toutefois, elle nous semble passible de quelques petites objections.

a) Il n'y a pas de couvent de Jésuites près de Liège, à environ 600 mètres d'un des forts méridionaux (forts de Boncelles, d'Embourg et de Chaudfontaine).

b) Les frères Jésuites ne sont nullement astreints au silence. L'auteur a sans doute choisi l'ordre des Jésuites, parce que ceux-ci étant exclus de l'Allemagne, il suppose ses compatriotes moins renseignés sur la règle de ces communautés.

c) Comment ces frères qui ne lisent pas de journaux, et qui ne parlent pas, pouvaient-ils soupçonner l'existence de dirigeables?

D'ailleurs le fait lui-même est faux, car à aucun moment un dirigeable n'a survolé la ville de Liège pendant le siège. En réalité, les Liégeois ont vu pour la première fois un dirigeable allemand le 1^{er} septembre 1914, à 22 heures; le lendemain, 2 septembre, ils en ont encore vu un, à 18 heures.

d) Des incendies n'ont donc pas pu être allumés par les bombes de ce dirigeable.

e) Où a-t-on jamais vu les vitraux se courber comme des voiles, sous le choc d'explosions capables de crevasser des murs de 0 m. 80 d'épaisseur?

f) Il ne s'était rien passé jusqu'à présent qui pût faire craindre le pillage du couvent.

g) Depuis quand les couverts des Jésuites ont-ils des exploitations agricoles, où se trouvent des fourches à foin et à fumier, des charrettes de blé, etc.?

h) Heureusement que le massacre de vingt de ses confrères, dont les cadavres déchiquetés gisent dans la cour, n'a pas coupé l'appétit au narrateur. Cela lui a permis de conserver ses forces et de nous donner la suite de son palpitant récit.

i) Il est assez piquant que dans l'énumération des choses précieuses, les Pères Jésuites n'occupent que la toute dernière place, après les tableaux et les vases. Mais l'impertinence est plus apparente que réelle; en effet, le narrateur vient de dire que les 150 Pères Jésuites trouvent tous place, avec les peintures et les vases sacrés, dans huit automobiles seulement. C'est assurément leur exigüité qui les sauva: l'auteur nous a en effet rappelé que les Jésuites (de taille moyenne) ne sont pas admis en Allemagne: mais ceux-ci passèrent heureusement inaperçus.»

(1) Notons que les forts tiraient des bordées de mitraille depuis quatre jours. Il l'ignorait donc, quoiqu'il habitât près d'Embourg, de Boncelles et de Chaudfontaine.

(2) Les Jésuites n'ont pas fait cette promesse.

(3) La communication téléphonique n'avait donc pas souffert de cet ouragan de fer!

(4) On sait ce que durent endurer de ce temps les civils du pays de Herve.

